

Paru in :  
Documents paternité,  
n° 182-1 (nov. 1975), pp. 3-33.

#### NOTE DE L'ÉDITEUR

*Dans la série des conférences du Père Marie-Dominique Philippe à « l'Association des Familles Catholiques », voici deux sujets d'une grande importance:*

- L'éducation, pour ou contre la personne et le rôle de la famille (conférence donnée le 12 mars 1972) ;*
- L'Eucharistie, (conférence donnée le 18 mars 1973).*

*Au cours de la première conférence, le rôle de l'éducation, qui est primordial pour la formation de la personne humaine, est montré de façon à refuser tous les sophismes de notre temps, notamment celui de Rousseau faisant croire qu'il suffit de laisser grandir l'enfant tout seul, pour que la société parvienne à l'âge d'or.*

*Le deuxième sujet, concernant l'Eucharistie, est le complément nécessaire d'une éducation chrétienne, puisque c'est Notre-Seigneur Lui-même qui se charge de former les âmes.*

« Est donc faux tout naturalisme pédagogique qui, de quelque façon que ce soit, exclut ou tend à amoindrir l'action surnaturelle du christianisme dans la formation de la jeunesse ; erronée toute méthode d'éducation qui se base, en tout ou en partie, sur la négation ou l'oubli du péché originel ou du rôle de la grâce, pour ne s'appuyer que sur les seules forces de la nature. Tels sont ordinairement ces systèmes modernes, aux noms divers, qui en appellent à une prétendue autonomie et à la liberté sans limite de l'enfant, qui réduisent ou même suppriment l'autorité et l'œuvre de l'éducateur, en attribuant à l'enfant un droit premier et exclusif d'initiative, une activité indépendante de toute loi supérieure, naturelle ou divine, dans le travail de sa propre formation. »

Encyclique *Divini Illius Magistri*. Pie XI

L'ÉDUCATION :  
POUR OU CONTRE  
LA PERSONNE ?  
  
LE ROLE DE LA FAMILLE

Ce sujet est très complexe, comme tout ce qui touche à la personne humaine.

Rappelons d'abord quelques grandes positions philosophiques. Le problème de l'éducation a intéressé surtout les Grecs. Par la suite, les philosophes s'y sont beaucoup moins intéressés ; mais on peut dire que le problème de l'éducation, de la *paideia*, est au cœur de toute la philosophie grecque : celle de Platon, celle des Stoïciens et même, d'une autre manière, celle d'Aristote.

Dans le dialogue de la *République*, qui constitue sa première grande synthèse philosophique, Platon essaie de comprendre comment on peut éduquer l'homme pour en faire un citoyen juste, un citoyen qui soit vrai sur le plan politique.

Platon a sur ce sujet des idées assez extraordinaires, qu'il serait intéressant d'étudier de près, car elles sont à la fois très lointaines et très proches de nous. Il s'agit d'un « socialisme intégral », le plus fort et le plus intelligent qui ait sans doute jamais été pensé. Pour Platon, il faut regarder la cité pour comprendre le citoyen. Je crois vous avoir déjà cité cette comparai-

son : la Cité, dit Platon, nous donne à lire la justice en lettres majuscules (il a bien de la chance !). alors que dans le citoyen nous ne la voyons qu'en lettres minuscules. C'est dans la Cité qu'on doit comprendre ce qu'est la justice, et les citoyens doivent se conformer à ce que représente la Cité. Et pour bien comprendre ce qu'est cette justice de la Cité, il faut contempler ce qu'est le bien, parce que la justice ne peut se voir que dans la lumière du bien. Seul, le philosophe contemple le bien. Il s'agit donc d'un « socialisme » extrêmement intelligent puisque c'est le philosophe qui doit gouverner la Cité ; et pour pouvoir vraiment gouverner la Cité, le philosophe doit être un contemplatif, c'est-à-dire avoir fait l'effort de dépasser tout ce qui est extérieur pour parvenir à une contemplation du bien, à partir de laquelle il peut comprendre l'ordre idéal de la Cité. Et toute cette vision contemplative est ordonnée à former des citoyens en vue de la Cité parfaite.

Cela paraît très beau, c'est même très grand, mais il y a évidemment une faiblesse dans le système : Platon est obligé de constater que les citoyens sont très multiples, et que rares sont ceux en qui domine « l'or », ceux qui ne recherchent pas l'or parce qu'ils sont eux-mêmes, dans leur corps, formés d'« or ». Eux seuls peuvent être magistrats et gouverner la cité. Les autres, inférieurs quant à leur corps, devront nécessairement occuper des situations inférieures. On retombe donc dans une perspective presque radicale. Il y a d'une certaine manière, chez Platon, un aspect très racial. Platon unit deux choses qui sont en équilibre instable et qui, par la suite, se sépareront.

Je ne veux pas vous faire un cours sur Platon mais simplement vous montrer que l'éducation, telle qu'il la conçoit, est tout entière orientée vers la com-

munauté. C'est la communauté qui prime et c'est elle qui donne à l'éducation sa signification.

Chez les Stoïciens, l'éducation n'est plus seulement ordonnée au bien de la cité grecque. Les Stoïciens sont les premiers à vouloir être « citoyens du monde ». La première *Internationale* date des Stoïciens ! Pour Platon, il y a encore les Grecs d'un côté, les Barbares de l'autre : les hommes libres et les esclaves qui, en tant que tels, doivent être mis à l'écart. Par contre, il faut reconnaître aux Stoïciens cette grandeur d'avoir compté parmi eux un philosophe-empereur (Marc-Aurèle) et un philosophe qui était un ancien esclave (Epictète). Les Stoïciens avaient ce sens extraordinaire de l'homme qui leur a fait dépasser toutes les catégories jusqu'alors régnautes, pour arriver à former un « citoyen du monde ». Toute l'éducation, chez les Stoïciens, est ordonnée à former des citoyens du monde.

Les Stoïciens sont aussi les premiers qui aient commencé à parler de maîtrise de soi et, donc, de la formation de la personne. Le mot « personne » apparaît dans la philosophie stoïcienne. Il y a ainsi, dans cette philosophie, une dimension à la fois personnelle et universelle.

Or il ne faut pas oublier que c'est le climat stoïcien qui régnait à Rome quand l'évangélisation chrétienne y a commencé. Il y a là une coïncidence très curieuse, du point de vue providentiel, entre le stoïcisme et la pensée chrétienne. Je ne veux pas du tout dire que le christianisme soit stoïcien ; mais, du point de vue qui nous intéresse ici (celui de l'éducation de la personne), le stoïcisme est important car il constitue la première émergence, à la fois d'une éthique de la

personne et d'une universalité dans la formation du citoyen.

Aristote, lui (je vous rappelle qu'il se situe entre Platon et les Stoïciens), avait beaucoup insisté sur le rôle de la famille. Il est le philosophe de la famille. C'est peut-être pour cela qu'on le considère comme le philosophe « conservateur » (terme à ne pas prendre ici en un sens politisé).

Aristote, avec son réalisme philosophique, considère que la famille joue un rôle primordial dans l'éducation ; alors que pour Platon la famille ne compte pour rien, n'existe pas. C'est pourquoi je vous ai dit que Platon prônait un socialisme intégral : les enfants sont pour la communauté ; c'est-à-dire pour l'Etat (et non pour la famille) ; et c'est la communauté, l'Etat, qui doit les élever, les éduquer. Quant aux Stoïciens, ils ne parlent guère de la famille ; ils vont directement aux deux extrêmes : la personne et l'univers.

Ces trois philosophies nous offrent donc trois grandes perspectives très différentes sur le problème de l'éducation de *la personne*. C'est pour cette raison que je vous les ai citées, car il est important de réfléchir à ce problème en le prenant à sa racine, et de voir que ce sont ces trois positions qui se retrouvent constamment : ou bien on éduque pour la cité, ou bien on regarde l'homme et l'universalité, ou bien on insiste sur le rôle de la famille.

Le tort de ces trois philosophies est peut-être de ne s'être pas élevées jusqu'à la synthèse supérieure que la philosophie chrétienne fera plus tard. De toutes les religions, et de toutes les fois, le Christianisme est la seule à équilibrer parfaitement les rôles respectifs de la personne, de la famille, de l'Etat et de l'univers. Si l'on est vraiment chrétien, vraiment « catholique »,

on ne peut pas être exclusivement le citoyen d'un pays. Il est curieux de voir que les différents itinéraires des philosophes grecs, en ce qui concerne l'éducation, se retrouvent profondément dans l'éducation chrétienne.

Comparativement aux Grecs, le christianisme insiste beaucoup plus sur la personne, à tel point que certains diront que le concept de personne est un concept de philosophie chrétienne. Je ne pense pas que ce soit vrai au sens absolu ; mais il est bien évident que le christianisme a insisté très profondément sur la destinée de la personne et que, de ce fait, l'éducation a pris un caractère beaucoup plus personnel et moins immédiatement communautaire, sans cependant que ce dernier aspect soit supprimé.

Actuellement, l'accent est mis presque uniquement sur la personne – si du moins nous considérons notre Europe occidentale, car il n'en est pas de même dans les pays marxistes ou en Israël. De ce point de vue, il serait peut-être bon de trouver un équilibre (s'il est possible !) entre notre éducation européenne et celle qu'on reçoit dans un kibboutz, par exemple ! Tous ceux qui veulent avant tout et même uniquement l'épanouissement et leur propre individualité, sans s'occuper aucunement de leur voisin, qu'ils aillent dans les kibboutz, à titre d'expérience (*ad experimentum* !) et l'on verra ce que cela donnera au bout de quelque temps. Ils seront obligés de se plier à un régime assez discipliné... et, qu'ils le veuillent ou non, l'aspect communautaire reprendra son importance.

Il est certain que dans le monde occidental, européen ou américain, l'accent est mis avant tout (dans la mesure où il y a encore une éducation) sur l'épanouissement de la personne. La famille n'est pas complète-

ment supprimée, mais elle est très nettement en perte de vitesse : elle n'a plus du tout, dans la mentalité des jeunes, la même importance qu'autrefois. D'une façon générale, le souci dominant est de s'évader le plus possible de la famille, pour pouvoir être soi-même et orienter sa vie comme on l'entend. La personne est presque construite en opposition vis-à-vis de la famille, et, par le fait même, elle est très facilement en opposition à l'égard de tout ce que peuvent représenter les valeurs patriotiques et la communauté politique au sens le plus grand. Voulant exalter la personne avant tout, on ramène tout à sa propre liberté personnelle : mais on ne devient pas pour autant un « citoyen du monde » capable de regarder au-delà des limites inévitables de la famille et du pays. Pour être un vrai citoyen du monde, ne faut-il pas d'abord être capable d'assumer toutes les obligations familiales ainsi que celles de son pays ?

Il y a donc eu, au cours des âges, des équilibres très différents en ce qui concerne l'éducation. Tout d'abord, les Grecs mettent l'accent sur la communauté. Puis le ferment chrétien est apparu, comme un ferment de « libération » au très grand sens du mot, en ce sens qu'il nous a élevés au-dessus d'une quantité de limitations provenant de traditions de culture païenne et a donné un sens très aigu de la personne et de sa destinée propre et, en même temps, du caractère propre de la famille. Le Christianisme, ennoblissant simultanément la personne et la famille par le sacrement de mariage, en leur donnant une finalité très élevée, presque surhumaine, implique par le fait même un équilibre très difficile à maintenir. Aussi n'est-il pas étonnant que, lorsque le ferment chrétien tend à diminuer, la corruption de l'une et de l'autre soit res-

sentie avec tant de force – *corruptio optimi pessima*. C'est bien ce que nous constatons depuis un certain nombre d'années. Nous assistons en effet – qui le nierait ? – à une sorte de régression de l'unité familiale, dans la mesure même où le sens du sacrement de mariage tend à disparaître ; beaucoup de baptisés aujourd'hui ne savent plus ce qu'est le mariage ni, du même coup, ce qu'est la famille chrétienne : et, plus profondément encore, ils ne savent plus ce qu'est la vocation du chrétien, de la personne chrétienne. Ils n'ont plus qu'une conception tout humaine de la libération de la personne. Pour beaucoup de chrétiens aujourd'hui, éduquer la personne, c'est la libérer de toute entrave sans considérer *ce pour quoi* elle est faite.

Mais (nous touchons ici à un second problème), qu'est-ce que la personne ? Si l'on veut éduquer une personne, si l'éducation est au service de la personne, il faut évidemment savoir ce qu'est la personne.

La personne humaine peut-elle se comprendre en opposition dialectique à l'égard de la famille ? *La personne peut-elle se comprendre uniquement en fonction de l'Etat ?* La personne peut-elle se comprendre comme citoyen du monde ? ou y a-t-il dans la personne quelque chose d'autre, en quoi ces divers éléments doivent être intégrés ?

Rappelons-nous d'abord l'étymologie du terme. Le mot grec *prosopon*, le mot latin *persona*, désignaient à l'origine le masque porté au théâtre : d'où la signification de « rôle », « fonction », puis « personne juridique ». Dans le droit romain, le mot *persona* exprimait la qualité du citoyen reconnu comme un individu responsable et libre. « L'esclave, écrira Bossuet, n'est pas une personne dans l'Etat : aucun bien, aucun

droit ne peut s'attacher à lui » (1). L'esclave n'a pas de droit de propriété et n'a pas de responsabilité politique au sens fort (bien qu'il puisse avoir une responsabilité morale). Est « personne » celui qui a un droit de propriété, qui paie l'impôt et peut avoir des responsabilités politiques.

La signification du terme « personne » reste toujours un peu liée à sa curieuse origine : le masque, la fonction théâtrale. Nous avons tous un masque particulier, et nous pouvons même en avoir plusieurs. Nous avons une personnalité *humaine* ; nous pouvons avoir aussi une personnalité ecclésiastique, juridique, économique, familiale : il y a des gens qui ont vraiment diverses personnalités et qui sont tout autres dans les affaires, en famille, ou en face de Dieu.

Voyons maintenant quelques grandes définitions de la personne données par des théologiens et des philosophes, pour ensuite réfléchir nous-mêmes à *ce qu'est* la personne.

Saint Augustin nous dit que la personne humaine, c'est « l'homme singulier » (2), défini comme « substance rationnelle composée d'une âme et d'un corps » (3) et possédant ces trois puissances : mémoire, intelligence et volonté (4). C'est la grande vision de saint-Augustin sur l'homme singulier créé à l'image de Dieu. Ce n'est pas une vision philosophique, c'est une vision théologique et chrétienne. La mé-

(1) *Bossuet*, Cinquième avertissement aux protestants, éd. Didot. IV p. 404.

(2) *De Trinitate*, livre XV, 11 (Bibliothèque augustinienne, T. 16) p. 447

(3) *Ibid.*, p. 446.

(4) *Ibid.*, p. 447 ; cf. livre X 18, p. 155 et livre XIV.

moire, au sens augustinien, est ce qui, en nous, garde toutes choses, c'est une connaissance qui enregistre et garde tout. Il ne s'agit pas de la mémoire au sens restreint que nous lui donnons aujourd'hui. C'est ce que nous sommes nous-mêmes à travers nos luttes, nos activités, c'est une continuité très profonde. Tous les jours, en vous réveillant, vous n'avez pas l'impression d'être un autre homme que la veille.

Boèce, qui a joué un très grand rôle dans le développement de la théologie, a donné cette définition, qui est peut-être la première définition philosophique de la personne : « Substance individuelle d'une nature raisonnable ». Boèce présente sa définition ainsi :

« S'il n'y a de personne que dans les substances, et (seulement) dans celles qui sont rationnelles, si toute substance a une nature et ne réside pas dans les universels mais dans les singuliers, la définition de la personne est trouvée : Substance individuelle d'une nature raisonnable » (5).

Il faut donc, pour être une personne, être un être singulier et, en même temps, un être raisonnable. Si la raison disparaît, il n'y a plus de personne. Est « personne » celui qui a conscience de ce qu'il est et conscience de ses responsabilités. Autrement, il n'est plus une personne ; il devient quelqu'un qu'on manœuvre par derrière.

Cette définition est importante parce qu'elle montre la place de l'intelligence. Aussi bien chez saint Augustin que chez Boèce, le point de vue de l'intelligence est foncier dans la formation de la personne.

Saint Thomas reprend la définition de Boèce en

(5) Boèce, *Liber de persona et duabus naturis*. Patrologie latine, vol. 64, col. 1343 C.

précisant que « raisonnable » est pris au sens d'« intelligent ». Il ne s'agit pas de la *raison* mais de l'*intelligence* (le « *noûs* » grec), qui convient aussi bien à Dieu qu'aux anges et aux hommes (6). Dieu peut être une personne, les anges peuvent être une personne (nous retrouverons ici le théologien), et l'homme peut être une personne. C'est pourquoi le terme latin *rationalis* employé par Boèce ne doit pas être traduit par « rationnel », car Dieu n'est pas « rationnel » (heureusement). Il n'y a pas de logique en Dieu, il y a une *sagesse*. Dieu ne gouverne pas le monde au moyen d'un ordinateur. Il le gouverne personnellement, selon Sa sagesse, et la sagesse de Dieu est au-dessus de toute logique et de tout aspect rationnel. Et si Dieu est une personne, s'il est la personne par excellence, il faut donc bien comprendre que c'est l'intelligence au sens le plus fort qui va définir la personne : « substance individuelle d'une nature *spirituelle*, d'une nature qui implique l'*intelligence*. » Mais l'intelligence implique aussi la volonté (7) et celle-ci implique le cœur. Quand saint Thomas parle de volonté, il parle toujours d'une volonté qui implique une capacité d'aimer.

« La personne, dit encore saint Thomas, signifie formellement l'incommunicabilité ou l'individualité de ce qui subsiste dans une nature » (8). la personne implique l'incommunicabilité, il est très important de se le rappeler. Une personne, c'est quelque chose d'unique. Ce n'est pas un nombre interchangeable. On est très sensible à cela aujourd'hui : On désire avant

(6) *S. Thomas, De potentia*, q.9, a. 2, ad 10.

(7) Cf. *Somme théologique*, Ia, q.19, a.1 : là il y a *intellectus*, il y a volonté.

(8) *De potentia*, q.9 a. 6.

tout manifester son originalité. Cette originalité est liée à la *personne*, précisément parce que la personne possède l'incommunicabilité, l'individualité.

« La personne, dit aussi saint Thomas, est ce qu'il y a de plus parfait dans toute la nature (9). » Et encore : « La personne signifie une certaine nature avec un certain mode d'exister. Or la nature que la personne inclut dans sa signification est la plus digne de toutes les natures, à savoir la nature intellectuelle selon son genre. De même, le mode d'exister qu'inclut la personne est le plus digne, à savoir le fait que quelque chose existe par soi » (10).

Ainsi la personne représente, pour saint Thomas, un sommet métaphysique. Parmi toutes les réalités que nous pouvons expérimenter, la réalité la plus parfaite, c'est la personne, et nous sommes tous « personne » au sens métaphysique. Au plan psychologique, nos personnalités sont plus ou moins évoluées mais sur le plan métaphysique, nous sommes tous des personnes : chacun d'entre nous subsiste dans son être et est capable de jugement, d'amour spirituel et de vouloir libre. Nous avons tous cette dignité au niveau de notre être, et une capacité d'être responsables.

Je n'insiste pas. Saint Thomas, évidemment, définit la personne en théologien, comme saint Augustin. Et les théologiens, à la suite de saint Thomas, ont beaucoup analysé la notion de personne. En ce sens, il ne faut pas dire que l'étude de la personne est quelque chose de tout à fait nouveau. Cependant, il a fallu attendre l'époque contemporaine pour que les philosophes se penchent avec beaucoup d'intérêt sur ce pro-

(9) *Ia*, q. 29, a 3, ad 2.

(10) *De potentia*, q. 9, a. 3.

blème de la personne. Parmi les contemporains, je n'en retiendrai que deux : Emmanuel Mounier et Maritain, et je vous dirai ensuite un mot de la psychologie de la personnalité.

Mounier voit dans la personne cinq aspects fondamentaux, qui se conditionnent mutuellement. Mounier a eu un très grand souci de rappeler au monde d'aujourd'hui ce qu'est la personne. C'est sans doute son intuition dominante et le souci de toute sa vie. Mounier voit dans la personne cinq aspects fondamentaux qui se conditionnent mutuellement. Ces cinq notes, qui ne sont pas du tout dans la perspective de saint Thomas, mais sont beaucoup plus proches du point de vue psychologique, beaucoup plus saisissables pour nous, sont : l'incarnation, la vocation, le dépassement, la liberté et la communion.

– *L'incarnation* : « Loin de me dépersonnaliser, mon existence incarnée est un facteur essentiel de mon assiette personnelle (...) j'existe subjectivement, j'existe corporellement, sont une seule et même expérience »<sup>(11)</sup>.

Mounier insiste donc sur l'unité. En face d'une certaine tendance à séparer l'âme et le corps, il insiste beaucoup sur l'unité de la personne et c'est ce qu'il souligne en disant : « J'existe subjectivement, j'existe corporellement, sont une seule et même expérience ». Notre moi profond est à la fois notre moi corporel, et notre manière d'être de regarder subjectivement.

– *La vocation* : « Ma personne est, en moi, la présence et l'unité d'une vocation intemporelle, qui m'appelle à me dépasser infiniment moi-même, et

(11) Mounier. *Le personnalisme*, in *Œuvres III* (éd. du Seuil 1962), p. 447

opère, à travers la matière qui la réfracte, une unification toujours imparfaite, toujours recommencée, des éléments qui s'agitent en moi » (12) L'unité la plus profonde, sans laquelle il n'y a pas de « personne » au sens le plus fort, vient de la « vocation ». Ma personne est en moi la présence et l'unité d'une vocation intemporelle, la présence de l'*esprit*. Quelqu'un qui n'a plus le sens de la « vocation » – je dirais plutôt de la destinée humaine – et qui ne sait plus ce qu'est cette destinée, qui n'en prend plus conscience, n'est plus une personne : il se désagrège.

– *Le dépassement* : La personne est mouvement vers une transcendance personnelle qui est Dieu : pour le personnalisme chrétien, « toutes les valeurs se groupent sous l'appel singulier d'une Personne suprême » (13). Cet appel est celui de Dieu. Dieu appelle chaque personne, et chaque personne a un nom particulier pour Dieu. Il faut discerner cet appel et c'est ce discernement qui permet le dépassement. Quelqu'un qui n'est plus en état de dépassement régresse, et n'est plus une personne. Il y a là une exigence spirituelle très grande.

– *La liberté* : « La liberté de la personne est de découvrir elle-même sa vocation et d'adopter librement les moyens de la réaliser. Elle n'est pas une liberté d'abstraction, mais une liberté d'engagement » (14).

Depuis Mounier, on a tellement parlé d'engagement que cela a perdu un peu de sa signification. Mais pour Mounier, cela avait encore une signification.

(12) *Révolution personnaliste et communautaire*, in *Œuvres I* (1961) p. 178

(13) *Le personnalisme*, p. 487

(14) *Manifeste au service du personnalisme*, in *Œuvres I*, p. 533

Une liberté d'engagement n'est pas une liberté de dilettantisme (la liberté d'un artiste qui ne réalise rien, est donc une fausse liberté) ; c'est au contraire une liberté qui permet d'aller « plus loin ». L'engagement consiste toujours à aller « plus loin », il est dans la ligne du dépassement (quand on engage sa parole, par exemple, ou sa volonté dans un choix libre).

– Enfin, *la communion* : la personne ne se trouve qu'en se donnant. Elle est « une présence dirigée vers le monde et les autres personnes » (15). La communion, le don aux autres, est un des éléments sur lesquels Mounier insiste beaucoup. Une personne ne peut pas se former sans se donner aux autres, sans une communion. Au fond, on ne peut pas se former sans former les autres. On est lié aux autres.

Passons maintenant à Maritain. La personne dit-il, « ne se manifeste que par une conquête progressive de soi par soi ». (16). Voilà qui est très important pour le sujet qui nous intéresse. Maritain souligne que l'éducation personnelle est une auto-éducation : le propre de la personne est d'être capable de s'éduquer elle-même ; mais alors, dira-t-on, pourquoi a-t-elle besoin que d'autres viennent l'éduquer, qui, souvent, viennent aussi la déformer ?

Revenons au texte de Maritain : « la personne humaine ne se manifeste que par une conquête progressive de soi par soi, accomplie dans le temps. L'homme doit gagner sa personnalité comme sa liberté, il la paye cher » (17). Nous acquérons

(15) Mounier, *Le personnalisme*, p. 523

(16) Maritain, « *Distinguer pour unir ou les degrés du savoir* », Desclée De Brouwer 1935, p. 460

(17) *Ibid.*

progressivement cette domination profonde qui fait de nous une personne. Et Maritain précise ailleurs : « La personnalité, métaphysiquement considérée, étant la subsistance de l'âme spirituelle communiquée au composé humain, et mettant celui-ci en état de posséder son existence et de se parfaire librement et de se donner librement, atteste en nous la générosité ou l'expansivité d'être qui tient à l'esprit dans un esprit incarné, et qui constitue dans les profondeurs secrètes de notre structure ontologique une source d'unité dynamique et d'unification par le dedans » (18).

Cette définition, un peu compliquée, est celle d'un philosophe qui essaie de préciser à la fois ce qu'est la personnalité que nous acquérons et ce qu'est celle qui nous est donnée. Le problème philosophique est là : nous *sommes* une personne et nous *devenons* une personne. Le tout petit enfant, dans son berceau, est métaphysiquement une personne : il subsiste dans son être et il a une capacité de connaître et d'aimer. Cette capacité ne se manifestera que progressivement, mais il la possède. Il est donc métaphysiquement, une personne ; mais on ne dira pas que psychologiquement, il est une haute personnalité, sans doute ses parents le verront-ils plein de promesses et liront-ils sa personnalité future dans ses yeux, et les plis de son nez et de sa bouche ! Mais, psychologiquement, cette personnalité ne se réalisera que peu à peu : la personne métaphysique, présente dès le départ, demande de se réaliser pleinement ; il y a un devenir de la personne au niveau de la personnalité psychologique.

Dans la définition que nous venons de citer, Ma-

(18) *Court traité de l'existence et des existants*, pp. 134-135

ritain veut montrer comment la personnalité métaphysique est l'âme qui assume le corps et subsiste dans le corps, que cette subsistance constitue un tout, mais qu'en même temps elle implique une capacité de se parfaire. L'esprit ne peut accepter les limites que constitue l'« incarnation » de l'âme dans un corps. L'esprit demande un dépassement : c'est déjà ce que disait Mounier, et c'est tout le problème de la personne *humaine*, de l'esprit dans un corps.

Si vous vous considérez uniquement comme un animal supérieur, c'est-à-dire comme un animal un peu plus compliqué que les autres, un animal ayant des besoins plus profonds et plus multiples que les autres animaux, vous n'atteignez pas la personne. Vous n'atteignez la personne que quand vous touchez *l'esprit*. Tous ceux qui refusent l'esprit refusent la personne.

C'est ce que Maritain souligne ici en disant : « se parfaire librement et se donner librement atteste en nous la générosité ou l'expansivité d'être qui tient à l'esprit dans un esprit incarné et qui constitue dans les profondeurs secrètes de notre structure ontologique une source d'unité dynamique et d'unification par le dedans ». Et donc, pour lui, la personne est cette unité dynamique. Il y a une unité qui est donnée au point de départ et il y a un progrès, une unification qui doit se faire de l'intérieur.

En affirmant que cette unification doit se faire de l'intérieur, Maritain souligne bien que l'éducation de la personne est immanente à la personne. La personne s'éduque parce qu'elle est un esprit. On dresse un petit animal et on éduque une personne. Le dressage, pour un animal, ne se fait pas de l'intérieur. Attendez que l'animal comprenne, vous attendrez longtemps. Tan-

dis que lorsqu'il s'agit de la personne humaine, l'esprit doit être capable de comprendre et de voir comment il doit orienter sa vie.

Il y a donc une éducation qui doit se faire de l'intérieur. C'est très important et une des choses les plus difficiles qui soient. S'ils n'y a pas de coopération entre celui qui éduque et celui qui est éduqué, l'éducation est impossible, précisément parce qu'on touche à l'esprit. Tant que l'enfant est tout petit, c'est facile. Je ne dis pas que son éducation est un dressage, parce que l'enfant, même tout petit, est une personne. Mais cette première éducation est relativement facile, parce que nous touchons alors à des éléments extérieurs, des éléments sensibles. Mais dès que l'on touche à l'esprit, c'est autre chose : on ne peut l'éduquer que s'il veut être éduqué. S'il ne le veut pas, c'est impossible ; il faut, là-dessus, être très lucide. La personne est un être capable de s'éduquer lui-même, et donc on ne peut pas éduquer une personne uniquement de l'extérieur. On ne peut l'éduquer que de l'intérieur, dans la mesure où elle coopère. C'est là qu'est requise une très grande intelligence, surtout dans le climat d'aujourd'hui ; parce que le jour où quelqu'un se met dans un état de rébellion, il n'y a plus d'éducation possible puisqu'il n'y a plus de coopération.

Maritain a voulu construire « une philosophie sociale, centrée sur la dignité de la personne humaine » et fondée sur « une distinction métaphysique entre individualité et personnalité » (19). A mon avis, c'est là un des points les plus faibles de la philosophie de Maritain. L'individualité représente pour lui le « pôle ma-

(19) *La personne et le bien commun*, p. 9

tériel » de l'être humain, et la personnalité son « pôle spirituel » (20). Je suis tout entier individu en raison de ce qui me vient de la matière, et tout entier personne en raison de ce qui me vient à l'esprit » (21).

Cela est très juste au niveau de l'analyse métaphysique ; mais dès que l'on est au niveau humain, pratique, concret, communautaire, il faut regarder les opérations et non plus l'analyse métaphysique. De sorte que la distinction que fait Maritain entre individualité et personnalité doit être reprise. C'est une distinction que fait S. Thomas au niveau de l'analyse métaphysique et théologique, à propos du mystère du Christ. Au niveau métaphysique, cette distinction est juste, mais au niveau pratique de l'activité humaine, on ne peut plus la faire. Il faut au contraire s'efforcer de discerner à travers les opérations humaines, celles qui relèvent de la personne dans son autonomie fondamentale, sa personnalité individuelle, et celles qui, au contraire, impliquent une coopération avec les autres au niveau communautaire (le niveau communautaire de la famille et le niveau communautaire politique). Il est évident que le mystère de l'adoration à l'égard de Dieu et celui de la contemplation chrétienne relèvent de notre autonomie personnelle la plus fondamentale et la plus individuelle ; tandis qu'au contraire, l'amour d'amitié qui unit les époux et la procréation, relèvent immédiatement de la communauté familiale (et, évidemment, de la responsabilité personnelle). Quant à nos activités économiques, elles dépendent à la fois de notre personnalité, de la famille

(20) Op. cit. p. 27

(21) Op. cit. p. 36

et de l'aspect politique. La distinction de l'individu et de la personne ne permet pas de faire le discernement entre le point de vue de la destinée personnelle (adoration et contemplation), le point de vue de la communauté familiale (amour d'amitié de l'époux et de l'épouse, procréation et éducation des enfants) et le point de vue de l'Etat (activités économiques et politiques et, d'une certaine manière, enseignement supérieur). Ces trois types d'activités qui relèvent tous de la personne individuelle ne peuvent se distinguer que par leurs *finalités* et non pas par la *structure* de l'individu et de la personne.

Regardons maintenant du côté des psychologues. La psychologie a développé considérablement le problème de la personnalité. Et je crois, (c'est l'avis de très bons psychologues que je connais), que c'est Charles Odier qui montre le mieux la construction de la personnalité sur le plan psychologique au moyen de ce qu'il appelle les trois « sentiments du moi » : *autonomie*, *valorisation* et *sécurité*.

Essayons de comprendre ce que cela signifie, même s'il faut interpréter un peu ce que Charles Odier dit en pur psychologue.

Le psychologue regarde l'homme dans la lutte, puisqu'il regarde l'homme qui se construit (nous construisons tous les jours notre personnalité, plus ou moins rapidement). Et le psychologue est très sensible à trois grands aspects négatifs de notre psychologie qui sont l'*angoisse*, la *culpabilité* (psychologie, et non morale), et l'*aliénation*. Il va donc essayer de comprendre en fonction de ces aspects comment se construit notre personnalité, notre moi.

Le dépassement de l'*aliénation* engendre en nous l'*autonomie*. L'autonomie n'est-elle pas toujours une

victoire sur toute espèce d'aliénation ? Et l'autonomie est la condition nécessaire pour qu'un homme soit parfaitement lui-même ; Un homme « aliéné », un homme trop lié à son milieu, trop dépendant de son milieu, ne peut jamais conquérir sa personnalité.

De même pour la *valorisation*. Celle-ci est comme une sorte de conquête sur l'envahissement de la *culpabilité* qui nous empêche d'avoir confiance en nous.

Enfin, la *sécurité* est encore une conquête sur toute espèce d'*angoisse*. On voit bien le parallélisme qui existe entre ces trois aspects négatifs et destructeurs de notre personnalité, et les trois « sentiments du moi », constructeurs de notre personnalité.

En même temps, le psychologue est toujours dans le devenir. Il regarde la structure du moi psychologique dans le devenir impliquant les dimensions du *passé*, du *présent* et du *futur*. Au *présent* correspond l'*autonomie*, au *passé* la *valorisation*, au *futur* la *sécurité*. L'homme est toujours en face du présent, du passé et du futur et sa personnalité fait la synthèse. Vous retrouverez là la « mémoire » de saint Augustin, qui est comme le tissu fondamental de la personne, assumant le passé, vivant actuellement le présent et construisant le futur. La personne humaine n'est capable de regarder ce que sera « demain » qu'en étant parfaitement elle-même *actuellement*. Assumer le passé, c'est la valorisation ; regarder le futur, c'est la sécurité ; être parfaitement soi-même dans le présent, c'est l'autonomie.

Ces divers parallélismes que nous venons de faire ne sont pas en opposition : ils se situent sur des plans différents, et montrent à la fois la complexité et l'unité de la personne.

Cette complexité constitue la très grande difficulté de l'éducation d'une personne ; et ce qu'il faut voir avant tout, c'est – comme nous le disions tout à l'heure – qu'une personne doit se construire de l'intérieur, puisqu'elle est esprit. On pourrait alors être tenté de dire qu'il n'y a pas d'éducation de la personne : c'est ce que Platon insinue quand il explique que l'esprit ne s'éduque pas, et qu'on n'éduque que le corps, pour la Cité. L'esprit, par la « réminiscence », se rappelle les choses essentielles (qu'il a contemplant dans une vie antérieure), mais on éduque le corps par la gymnastique, la musique, et cela pour la Cité. Dans cette vision platonicienne, le corps est pour la communauté, et l'esprit est au-delà.

Il est bien évident que cette vision de Platon n'est pas entièrement juste. Il y a cependant quelque chose à en retenir : quand l'esprit commence à prendre conscience de ce qu'il est, à partir de ce moment, il doit s'éduquer lui-même. Nous ne restons pas toujours au berceau ; nous devons comprendre que notre personnalité s'éduque chaque jour, sans que nous puissions jamais dire : « c'est terminé », et que, de cette éducation, c'est nous qui sommes responsables.

Cela est relativement facile à comprendre, mais beaucoup plus difficile à réaliser ; car il y a des obstacles, des difficultés. Les jours où l'on est fatigué, on retourne au berceau, on n'a plus la force d'assumer sa responsabilité et d'aller de l'avant. Or, il faut « avancer » car la personnalité réclame un « dépassement », une « vocation », pour reprendre les termes de Mounier – je dirais plutôt : une *finalité*.

Nous ne sommes une personne que quand nous sommes *finalisés*. Quand nous ne sommes plus finalisés, quand nous ne tendons plus vers ce dépassement,

quand il n'y a plus cet appel vers quelque chose de profond en nous, nous ne sommes plus une personne.

Tout le problème est donc d'arriver à cette prise en charge en laquelle l'individu devient capable de s'éduquer personnellement. Le tout petit enfant, qui possède en lui une âme immortelle, qui implique une subsistance dans l'ordre de l'être, et donc une personnalité métaphysique, ce tout petit enfant, au point de départ, est dans un état de faiblesse, il est totalement dépendant. Ce n'est que progressivement que l'esprit commence à s'éveiller, que « l'œil de l'intelligence, comme dit Platon, dépasse les maillots qui l'enveloppent ». Ne sommes-nous pas comme emmaillotés dans notre sensibilité et notre imagination ? Notre intelligence naît dans ce milieu sensible, tout enveloppée de sensibilité et d'imagination. Dès qu'elle s'éveille, à elle-même, elle découvre son autonomie. L'intelligence est faite pour l'être, et l'être est au-delà du sensible et de l'imaginaire. Malheureusement, l'intelligence de beaucoup d'hommes demeure comme emmaillotée durant toute leur vie ; leurs « maillots » peuvent prendre des formes différentes, mais ils s'en sortent pas. L'œil de leur intelligence n'a pas dépassé ces zones de sensibilité.

Le premier moment de l'éducation est remis à la famille, selon les exigences propres de notre nature humaine. On peut certes avoir des idéologies socialisantes ; mais si, dans un réalisme profond, on accepte que la procréation ne soit pas seulement la mise au monde d'un petit animal (un tissu de besoins et d'appétits instinctifs : le « ça » de Freud) dont l'Etat doit s'emparer (pour en faire uniquement un citoyen, une partie d'une collectivité, en ne considérant que la pure efficacité), si l'on a ce réalisme, nécessairement la pro-

création implique la première éducation. Et la première éducation, c'est le passage du sensible à l'esprit. Cette première éducation relève de la famille. Il faut que l'esprit s'éveille dans un sens qui permette la coopération entre les parents et l'enfant. Cette coopération, qui doit commencer dès le premier éveil de l'esprit, dure un certain temps. Puis, plus ou moins vite selon les esprits, les milieux, les moments, il arrive un jour où la coopération ne se fait plus. C'est le côté tragique de l'éducation, tragique surtout quand la coopération cesse trop vite. Mais la coopération peut aussi durer indéfiniment : C'est un autre danger. Il y a des gens qui n'arrivent jamais à couper le cordon ombilical, et restent liés à leur milieu familial, alors que d'autres ont tellement peur que le cordon ne soit jamais coupé, qu'ils le brisent eux-mêmes, et trop vite (c'est plutôt cela qui arrive le plus souvent aujourd'hui). Mais en aucun des deux cas il n'y a eu de véritable éducation personnelle : ou bien on demeure toujours relatif au milieu, ou bien on brise avec lui sans savoir pourquoi, ni savoir où l'on va ; il n'y a pas eu alors d'option véritable, il n'y a eu qu'une opposition.

Arrêtons-nous à ce premier moment de l'éducation. L'éducation de la *personne* est peut-être la plus grande œuvre qui soit au monde. C'est pourquoi elle est si difficile ; aussi ne faut-il pas se dire trop vite que l'on a échoué. La première éducation de l'enfant est la plus profonde et la plus forte ; et même si des orages et des oppositions semblent la réduire à rien, elle réapparaît plus tard. Si cette éducation a été faite avec amour, si elle a été une véritable éducation maternelle et paternelle, elle demeurera sans qu'on puisse toujours la voir. Il arrive parfois que ce soit la mort des parents qui réveille les enfants et leur permette de se

rappeler tout ce qu'ils ont reçu, alors que, du vivant de leurs parents, une sorte d'opposition les en séparait.

La première chose que l'on doit éduquer, c'est la sensibilité, le « concupiscible », comme nous l'avons vu. C'est la tâche de l'éducation maternelle, qui se fait par la nourriture, l'affection, les caresses, la présence. La présence joue un rôle extraordinaire dans l'éducation, parce que l'enfant y est très sensible. Habituer un enfant à vivre en dehors de toute présence, c'est le pire des sevrages.

Ce premier amour de l'enfant, qu'il faut éduquer, est à la fois sensible et spirituel. Certes c'est l'élément sensible qui est visible, l'élément spirituel demeure invisible ; mais il est présent. Le petit enfant n'est pas un petit animal, c'est une personne ; il a un esprit qui ne se manifeste pas encore, mais qui est présent en lui et en raison duquel sa sensibilité est autre que la sensibilité d'un animal. Il faut donc immédiatement procurer à l'enfant un milieu qui permette à sa sensibilité de s'épanouir. On a beaucoup insisté là-dessus ces derniers temps, et à juste titre. Car la sensibilité est la base de la personne. Or il faut comprendre que le petit enfant est un être qui demande à s'épanouir, et ne pas dresser de barrages devant sa sensibilité en projetant sur lui notre propre attitude morale. Il est bien évident qu'une discipline est nécessaire ! Mais elle ne doit s'exercer qu'à l'intérieur d'une présence d'amour. Car le caprice se manifeste très vite : l'enfant est beaucoup plus intelligent qu'on ne le pense, et son irascible s'exerce très vite. Mais cette discipline ne doit s'exercer qu'à l'intérieur d'une présence aimante.

Quand l'intelligence commence à se manifester, il faut être très attentif à l'attirer toujours vers un certain dépassement. Un professeur sait très bien que ses

cours doivent être un peu plus difficiles que la moyenne. Il en est de même pour la première éducation : il faut que les parents soient intelligents pour leurs enfants et comprennent que c'est une intelligence qu'ils ont à éduquer. C'est l'intelligence qui donne à la personne son autonomie : d'où l'importance de la formation de l'intelligence. Pourquoi, souvent, l'enfant est-il en opposition à l'égard de son milieu familial ? Parce qu'il n'y trouve pas assez d'intelligence. Et ne trouvant pas dans son milieu familial assez d'intelligence, il essaiera d'en trouver ailleurs, pour satisfaire sa curiosité intellectuelle. Il est donc très important que l'enfant trouve dans sa famille un milieu intellectuel et artistique qui le satisfasse.

J'ai connu un Japonais qui élevait son enfant d'une manière extraordinaire (il faut dire que l'enfant était assez génial). Ce Japonais avait le souci de n'entourer son enfant que d'objets vrais – ce qui est difficile aujourd'hui où tout est falsifié – et d'objets aussi beaux que possible. Il allait jusqu'à écarter de son enfant les gens qui n'avaient pas une dignité morale et spirituelle suffisante, voulant qu'il n'ait en face de lui que des êtres spirituels. Le souci de ce Japonais, qui était bouddhiste, était un peu exagéré ; mais il y a certainement là quelque chose à quoi nous devons être attentifs.

Cette éducation de l'intelligence liée à la sensibilité (et donc à l'art) est très importante. Mais très vite, il faut que l'enfant sente ce qui est *bien* et ce qui est *mal*. Et cela, il faut le lui faire comprendre non pas à coup de préceptes extrinsèques, mais de l'intérieur, en montrant que tel acte est mauvais parce qu'il risque de diminuer un être, de l'amoindrir, et en montrant qu'il faut toujours aller dans le sens du dépassement de soi.

Dans cette éducation première, les parents connaissent la finalité alors que l'enfant ne la connaît pas, ils ont éprouvé eux-mêmes les difficultés que connaît l'enfant ; ils doivent donc toujours penser pour lui et le porter. C'est cela, la grandeur de l'éducation.

Cette éducation familiale, qui va progressivement impliquer l'instruction de l'intelligence, doit toujours assurer l'équilibre de l'enfant. Le milieu familial doit être un milieu d'équilibre, parce qu'il est le seul milieu plénier : les autres milieux ne le sont pas. L'école ne peut pas éduquer de la même manière que la famille, parce qu'elle est très vite orientée vers le « bachotage » : il y a des programmes à observer, des examens à passer, etc. Aussi l'école n'est-elle pas un milieu idoine pour l'éducation. Même une école tenue par des religieux ou des religieuses a beaucoup de peine à équilibrer les deux points de vue de l'instruction et de l'éducation. Il est évident qu'une école religieuse devrait faire porter son attention surtout sur l'éducation : mais il y a les résultats des examens, et s'ils sont mauvais, l'école perd sa réputation !

L'école chrétienne doit continuer la famille : l'une et l'autre doivent être très liées dans l'éducation de l'enfant. Mais la famille reste le milieu premier, le milieu radical.

Dans le socialisme, la personne est éduquée pour la communauté, et la conception de la personne est tout à fait différente : ce qu'on regarde avant tout, c'est l'efficacité, et non la destinée de la personne. Par le fait même, la sensibilité n'est plus du tout éduquée de la même manière ; elle est éduquée en fonction de l'efficacité, et c'est pour cela que le milieu familial demande d'être considérablement amoindri, pour ne pas dire supprimé. On veut que l'enfant soit tout de suite

dans un milieu de travail. C'est le milieu de travail qui devient le milieu humain ; alors que, si l'on regarde la destinée personnelle et spirituelle de l'homme, le milieu de travail ne peut plus être un milieu complet, un milieu humain au sens plénier. Le milieu humain au sens plénier est celui de l'amour où l'amour et la présence dominant, et où tout le reste est ordonné à cela.

Pour mieux comprendre ce que doit être la formation première de la personne, il serait intéressant d'approfondir les indications données par Charles Odier, que je vous citais tout à l'heure.

Il faut d'abord développer l'autonomie qui, radicalement, se fonde sur l'intelligence. Pour cela, il faut faire confiance à la petite personne qui est en train de se développer, parce que son autonomie ne peut s'épanouir que dans la mesure où on lui fait confiance et où on lui fait comprendre que c'est elle qui prendra ses responsabilités. On doit faire cela, aujourd'hui, beaucoup plus vite qu'autrefois. Il faut que très tôt les jeunes comprennent leurs responsabilités, qu'eux-mêmes viennent demander conseil et qu'on leur dise : « C'est toi qui dois juger ». Evidemment, il ne faut pas le faire pour des choses trop importantes. Il faut graduer, avec prudence ; mais on doit très vite agir ainsi, car il faut éduquer l'autonomie de la personne, éduquer cette intelligence capable de juger dans l'ordre pratique, dans l'ordre des réalisations.

Le développement du « sentiment de valorisation » ne peut se faire que par le développement de l'affectivité, et d'une affectivité de plus en plus spirituelle. Seule l'affectivité, spirituelle valorise vraiment. C'est encore la confiance qui peut seule permettre ce développement. Il faut qu'un être ait confiance en sa capacité d'être aimé et d'aimer. Combien d'êtres sont malheureux

pendant toute leur vie parce qu'ils ont l'impression qu'on ne les a jamais aimés, et qu'ils ne savent pas aimer – d'où une sorte de déracinement très profond. Un esprit « incarné » a besoin de tout un « humus » d'amour et de sensibilité, et requiert que l'intelligence ne sépare pas trop vite de tout cet aspect affectif, de cette capacité d'amour. C'est la valorisation.

Quant au développement de la sécurité, il se fait en fortifiant l'irascible, en éduquant la vertu de force. Il faut accepter que de temps à autre, lorsque c'est justifié, l'enfant se mette en colère. Il ne faut certes pas le mettre en colère pour le plaisir ! ce serait très mauvais. Mais, de temps en temps, il faut supporter les colères de l'enfant et lui montrer qu'il doit les surmonter afin de former son irascible.

Aristote disait déjà : il faut que l'enfant crie de temps à autre pour que ses poumons se développent. Il ne faut pas le laisser crier trop longtemps ! mais il faut qu'il développe et forme son irascible. A celui qui ne s'est jamais mis en colère (si cela existe), il manque quelque chose, il manque un levier permettant un dépassement. La capacité d'irascible permet l'exercice de la vertu de force. Et c'est cela, la sécurité.

A travers ces trois « sentiments du moi », nous retrouvons donc des structures très profondes. Il est intéressant de voir que les choses les plus profondes peuvent se retrouver, sous un autre mode, au niveau psychologique, dans un langage qui est peut-être plus proche de nous.

Terminons par le point de vue chrétien. Pour des parents chrétiens, l'éducation ne peut être que chrétienne, si du moins ils veulent donner à leurs enfants une véritable éducation ; et pour des parents catholiques, elle doit être catholique. Car si l'éducation re-

garde la personne, elle doit être quelque chose d'extrêmement individuel et concret. Il faut donc au moins se poser le problème : dans un foyer mixte, ou dans un pays en partie catholique, en partie protestant, peut-il y avoir une éducation œcuménique ? Certes, on peut avoir des « ouvertures » œcuméniques, mais si on est catholique, peut-on se contenter d'une éducation œcuménique ? Peut-on prétendre donner d'abord une éducation « génériquement » religieuse, chrétienne, et préciser ensuite ce qui est propre à l'Eglise catholique ? Cela semble impossible ; car si, d'un point de vue abstrait, on peut dire que la « spécificité » catholique ou protestante vient s'ajouter à un « genre » chrétien, il n'en est pas de même du point de vue *pratique* de l'éducation ; en effet, à ce niveau pratique, tout commence à partir de la *fin*. *La fin est immédiatement visée*, et donc l'éducation, dans la mesure même où elle est quelque chose d'essentiellement pratique, exige immédiatement que l'on soit catholique ou protestant. Ceci posé, il est évident que cette éducation catholique doit être donnée avec intelligence, en décantant les choses secondaires et en mettant l'accent sur les choses principales et sur tout ce qui unit catholiques et protestants ; mais il n'empêche que...

L'éducation, parce qu'elle regarde la personne en ce qu'elle a de plus singulier et dans son développement orienté vers sa fin, ne peut pas être abstraite, ne peut pas être idéologique. Elle doit être, j'y insiste, extrêmement concrète, et se situer dans la ligne profonde de nos convictions essentielles. L'éducation catholique doit, en définitive, assumer tout le développement de notre personne. On ne peut donc prétendre donner une éducation personnaliste humaine que l'on baptiserait au terme.

L'éducation est l'œuvre de miséricorde la plus grande qui soit. Elle exige un don de soi constant et gratuit, qui n'attend rien en retour. Celui qui attend une réponse de celui qu'il a éduqué est un mauvais éducateur. Celui qui éduque, éduque par surabondance d'amour, comme le Christ, comme Marie. C'est cela, le propre de l'éducation et *a fortiori* de l'éducation chrétienne.

Il y a, dans l'éducation chrétienne, quelque chose qui nous aide. C'est que nous savons qu'il y a la grâce dès lors que l'enfant est baptisé. Donc, il y a « vocation », l'enfant est marqué par Dieu et par le Christ, il est le temple de l'Esprit-Saint.

Il faut compter beaucoup sur cette alliance profonde voulue par Dieu entre la famille et la vie surnaturelle. On ne peut pas séparer ce que Dieu a uni ; et donc, l'éducation chrétienne doit être premièrement familiale. Les parents doivent comprendre qu'ils sont là une responsabilité unique. C'est la première responsabilité des laïcs.

Cette éducation chrétienne impliquera les mêmes éléments qu'une éducation simplement humaine mais avec une profondeur nouvelle. Pourquoi ? parce qu'il y a une exigence plus grande d'amour et d'intelligence, une exigence beaucoup plus profonde de compréhension de la destinée personnelle.

Si nous sommes chrétiens, nous savons que nous sommes créés à l'image de Dieu et que nous sommes tous uniques pour Dieu : nous comprenons donc que toute personne a quelque chose d'unique. Et d'autre part, nous comprenons qu'en raison de l'amour du Christ, toute personne est beaucoup plus liée aux autres, dans la charité fraternelle. Il faut donc éduquer chez l'enfant la générosité, car la charité fraternelle

est exigence de générosité. Que l'enfant ne s'accroche pas trop à ce qui lui appartient, qu'il sache donner tout ce qu'il a.

Dans la perspective chrétienne, la communauté fraternelle implique un ordre : d'abord la famille, puis tous ceux qui sont d'un même pays, appartiennent à une même culture ; puis le dépassement vers la « catholicité ». Car le chrétien n'est pas seulement un « citoyen du monde » ; il doit être avec le Christ, *sauveur* du monde. S'il est « catholique », il doit *porter*, dans le Christ, la *responsabilité* du monde.

L'éducation chrétienne regarde donc bien la personne avec une profondeur nouvelle, avec une plus grande exigence d'amour, tant du point de vue de la destinée personnelle que du point de vue de la communication et de la générosité à l'égard des autres.